

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 20

Artikel: On mâidzo bin refé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la fièvre sans doute, d'en faire un religieux, moine ou dominicain.

— Oh !

— Il paraît cependant, qu'en mourant, l'oncle, qui était un homme sensé, le releva de son vœu ; mais à cette époque Bénédict ne s'effrayait pas du tout de la perspective. Cela provenait sans doute de sa vie antérieure. Depuis, et bien qu'il ait toujours un caractère sérieux, il a dû forcément changer de vie...

— Et ce qui était son idée alors, ne l'est peut-être plus aujourd'hui ?

— Justement. Selon moi, le pauvre garçon lutte. J'ai essayé, mais vainement, de l'interroger lorsque je le voyais triste jusqu'à l'acablement, et je suis convaincu que sa promesse doit lui peser. Croirais-tu que sa mère la lui fit renouveler à son lit de mort ?... Il est vrai que l'oncle, qui mourut après elle, l'absolva à l'avance, comme je te le disais tout à l'heure. Il n'en est pas moins vrai qu'il abandonnera le monde d'ici peu, à moins que...

— A moins que...

— Il se fasse un scrupule de revêtir la robe des religieux, sans en avoir réellement la vocation.

— En attendant c'est ton pépiniériste qui épouse Danielle ?

— Eh oui ! répondit Mosette avec un soupir, j'agis pour le mieux. Il est riche, il aime ma fille.

— Et ta fille l'aime ?

— On ne sait jamais que penser avec les petites filles. Enfin, elle l'aimera.

— Comment ! m'écriai-je, elle l'aimera ? Et maintenant ?

— Oh ! maintenant elle ne dit rien. Nielle est obéissante et confiante. Elle sait bien que nous n'avons d'autre but que son bonheur.

— Encore es-tu certain qu'elle n'ait point d'autre idéal que le fiancé choisi par toi ?

Mosette réfléchit un instant.

— Je crois bien, répondit-il franchement, que si ce grand benêt de Bénédict...

— Ah baste !

— Oui... Mais que veux-tu ? il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Ma petite Nielle est très raisonnable, elle a chassé un rêve qui ne pouvait devenir une réalité et elle a accepté Hector Grébin pour mari.

— Ce qui fait, dis-je en riant, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Nous parlâmes encore, mais de choses et d'autres, et très longtemps, n'ayant pu, de toute la journée, causer intimement. Maintenant nous nous dédommions. Et puis, il fallait bon rester ainsi, après ce repas copieux, les croisées grandes ouvertes, dans l'ombre de la chambre, avec le vent attiédi qui pénétrait et qui, au dehors, secouait doucement les branches et les plantes.

Voici que tout à coup, traversant le calme de la nuit, un sanglot arriva jusqu'à nous. Mosette se leva soudain et s'approchant de la fenêtre il se pencha et écouta.

— Tiens ! fit-il à voix basse, regarde... Ne vois-tu rien, là... contre le massif ?

Je me penchai aussi et je sondai comme lui, du regard, le fouillis de branchettes. Aussitôt une ombre s'allongea dans l'allée qu'un rayon de lune éclairait, et disparut si brusquement que nous aurions pu nous

croire le jouet d'une hallucination si, à quelques pas plus loin, cette ombre ne se fût dessinée plus nettement.

— Qui cela peut-il être ? demanda Mosette. Eh mais ! continua-t-il avec étonnement, c'est Bénédict... oui ! Il rentre dans sa chambre après un tour de jardin. Il était triste à table, il pleure maintenant, il faudra que je sache ce qu'il a. Singulier garçon, tout de même !

Ai-je dit que Bénédict couchait chez Mosette ce soir-là ? Il arrivait de Vernaise et ne pouvait repartir que le lendemain, tout moyen de locomotion cessant à Arcade dès dix heures, et notre ami l'avait conduit jusqu'à sa chambre, au rez-de-chaussée, avant de m'accompagner à la mienne.

(La fin au prochain numéro.)

Le langage des gants.

Voici quelques indications sur le langage des gants, usité entre amoureux dans la société anglaise.

Un « oui » se dit en laissant tomber un de ses gants.

On le roue dans la main droite pour dire « non. »

Si l'on veut faire entendre que l'on est indifférente, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout, » se prononce en se donnant de petits coups sur le menton.

Pour « je vous hais, » on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous, » se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime, » on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentif, on nous observe, » on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que « le langage des gants » a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse, qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule *yong lady* qui ne le connaisse.

On mândzo bin refé.

Stosse sè passavè dào teimps dâi pé-tâirus à bassinet, que y'a dza onna vouarba.

On mândzo dè pè Lozena, qu'étâi on tot fin po rabistoa onna tsamba tros-sâie ao bin on bré rontu, et mémameint po vo déchicotâ to vi se y'avâi oquiè à fotemassi per dedein la carcasse, étâi gaillâ recriâ pè lè z'estraupia qu'avont

prâo mounia, kâ po bon mândzo, n'y a pas ! l'étâi bon mândzo ; mâ lo bougro étâi tchai qu'on diastro, pî trâo, po sè consurtachons, et l'étâi tant avâro que n'arâi pas rabattu onna demi-batz su on compto dè quatre louis.

On dzo, ye reçai onna lettra iô on lâi marquavè diéro demanderâi po allâ fêrè on opérachon dào coté dè Mâodon à n'on certain Djan Retoo, qu'étâi soi-disant ao bet. Lo mândzo repond que po allâ tan-quiè lè lâi poivè pas allâ à mein dè 25 louis, don quatre ceints francs.

Quatre ceints francs ! ma fâi cein fasâi onna somma, vu que l'étâi dâi francs dè dix batz, et Djan Retoo fe repondrè que l'étâi trâo tchai et que l'of-fressâi dou ceints francs.

Lo mândzo ruminè on bocon l'affèrè et sè peinsè qu'on iadzo à Mâodon lâi arâi petètrè moian dè gâgni onco onna bouna dzornâ avoué lè malâdo dè per lè, mâ que ne volliavè pas sè conteintâ dâi dou ceints francs à Djan Retoo, et lâi repond que l'âodrâi po trâi ceints francs, mâ pas po on crutz dè mein, et que se cé prix ne convegnâi pas, n'iaivâi pas fauta dè lâi récrièrè.

On lâi repond dè pi veni, et lo leindé-man matin, lo mândzo montè dein la diligence et tracè pè Savegny contrè Mâodon.

Arrevâ dein la capitâla dè la Brouie, trâovè ein décheindeint dè la cariole dou paysans tristo coumeint dâi portès de preson que lâi diont que Djan Retoo étâi moo et que n'iaivâi pas fauta dè fêrè l'opérachon ; mâ que lâi volliâvont tot parâi reimborsâ cein que l'avâi payi po la diligence. Ma fâi lo mândzo que comptâvè su lè trâi ceints francs, étâi furieux et vollie demandâ oquiè dè plie ; mâ lè z'autro, qu'étont dâi fins greliets, l'einvoyiront sè fêrè fotografiyi ein lâi de-seint que du que ne fasâi pas l'opérachon, n'avâi rein à reccliamâ.

Lo mândzo ne vollie pas sè tsermailli ao mâitein dè la tserrâie, per dévant lo mondo, et l'allâ demandâ à lodzi dein on cabaret, kâ on étâi dévai lo né et n'iaivâi pas moian dè remodâ lo mémo dzo contrè l'hôtô.

Quand lè malâdo dè pè Mâodon suront que lo mândzo dè Lozena étâi perquie, profiteront de l'allâ consurtâ et l'ein eut onna bouna impartia à soigni lo leindé-man.

Quand vollie reparti po Lozena et que vollie remontâ sur la diligence, lè dou paysans qu'avont fè état d'être tant tristo le dzo que l'étâi arrevâ, sè trouveront quie ; mâ diabe lo pas que l'étiot mé tristo, ye rizont dein l'âo barbès que dâi sorciers, et ion dè leu s'approutsè dào mândzo à l'avi que l'eintrè dein la pousa, et lâi fâ :

— Djan Retoo n'est pas moo.

— Coumeint, n'est pas moo !

— Et na.

— Adon, qu'est-te que cein vâo derè cé commerce; est-te qu'on sè fot de mè?

— Que na! mà vo compreindè: Djan Retoo est on mâlin que tint atant à la mounia què vo. Vo z'a écrit po vo fèrè veni, et l'est zu vo consurtâ hier ào cabaret, que cein ne lâi a cotâ què cinq batz, tandi que l'arâi du vo payi trâi ceints francs se vo z'ira età tsi li; n'ia-vâi min d'opérachon à fèrè, et d'après cein que vo l'âi âi de, s'ein vâo teri.

Adon lè dou gaillâ sè miront à recaffâ què dâi bossus, tandi que lo mâidzo etài de 'na furie dè ti lè diablo, que crayo que l'âo z'arâi chàotâ dessus se lo poustiyon n'avâi pas tzipliâ sè tsévaux po parti.

Pierre-le-Grand visita, au commencement du XVIII^e siècle, la tour ronde de Copenhague. Le roi de Danemark, dont Pierre était l'hôte, l'accompagnait dans cette excursion. Les deux souverains étaient arrivés au sommet de la tour: un magnifique panorama se déroulait sous leurs yeux, et Pierre exposait à Frédéric son système politique.

— Voulez-vous, dit-il tout à coup, que je vous donne une idée de la puissance de mon autorité?

Et sans attendre la réponse de Frédéric, le fondateur de la monarchie russe fait un signe à un Cosaque de sa suite, et, lui désignant du doigt l'abîme qui s'ouvrait à leurs pieds:

— Sauter! dit-il.

L'autre regarde le czar, le salue, et, sans hésiter, s'élance dans le vide!...

— Qu'en pensez-vous? dit Pierre en se tournant vers le roi de Danemark; avez-vous de pareils sujets?

— Heureusement, non, répondit Frédéric.

Boutades.

Un jeune soldat disparaît de son régiment au bout de huit jours, et il écrit à son colonel:

« Décidément, le métier de soldat ne me convient pas. J'aime mieux vous le dire tout de suite. Je vous envoie mes effets, en vous prévenant de ne plus compter sur moi! »

Un pochard bouscule un passant.

— Vous ne pouvez donc pas faire attention! crie le bousculé, vous ne me voyez donc pas?...

— Mais si! mais si! même que je vous vois à double!

— Eh bien! alors...

— Eh bien, je voulais passer entre vous deux!

Deux ou trois dames se promènent ensemble sur Montbenon.

— Maman, demande un petit moutard, est-ce que toutes les feuilles des arbres sont des feuilles vraies?

— Mais oui... faut-il que tu sois nigaud, mon enfant, pour m'adresser une pareille question!

L'enfant, très vexé:

— Tu mets bien des cheveux, toi!

Je rencontre l'autre jour un de mes amis coiffé d'un chapeau effroyablement usé et d'une forme antédiluvienne:

— Mais, il est affreux, ton chapeau!

— Je le sais bien, me répond-il avec une satisfaction profonde.

— Alors, pourquoi le portes-tu?

— Que veux-tu? ma belle-mère m'a dit l'autre jour: « Tant que vous porterez ce chapeau, je ne sortirai pas avec vous. »

Barbizon, le sculpteur connu pour son sans-gêne, dinait l'autre soir chez la baronne de G., dont il vient de terminer le buste pour le prochain salon. Au champagne, les convives légèrement émoustillés, en venaient aux confidences. L'un d'eux fait la confidence suivante:

— Eh bien, je dois avouer que j'ai été complètement ivre une fois dans ma vie.

— Moi deux fois, dit un autre.

Alors, Barbizon se tournant galamment vers la maîtresse de la maison:

— Et vous, baronne?

Dans un bureau d'hôtel, au moment du départ:

— Mais vous me contez un lit, et à dix francs encore, alors que vous savez très bien que je n'ai pas eu de lit du tout, à cause du grand nombre de voyageurs, et qu'il m'a fallu coucher sur le billard.

— Parfaitement, Monsieur... le tarif du billard est de un franc par heure.

Madame X..., qui est très coquette, et cherche par tous les moyens possibles à dissimuler son âge, a une fille très spirituelle à qui un ami de la maison demandait l'autre jour:

— Quel âge avez-vous?

— Bientôt dix-sept ans... mais, je vous prie, ne le dites pas à ma mère.

Le mot de l'énigme de samedi est *cédille*. La prime est échue à M. U. Cosandier, père, Chaux-de-Fonds.

Mots en tour Eiffel.

La tour se compose de 11 mots ayant trait à l'Exposition, dont quatre sur les côtés se lisent verticalement de haut en bas, et séparés par un tiret; — trois au centre, se lisant verticalement et aussi de haut en bas, et séparés par une croix; — deux en bas et un au milieu se lisant horizontalement, et un autre en forme de voûte. Les lettres du commencement, du milieu et de la fin de chaque mot sont seules indiquées, sauf pour les deux mots du pied de la tour,

qui n'ont que la lettre du milieu, et pour les trois mots verticaux du centre. Les autres lettres sont remplacées par des points.

		R		
	F		L	
.	.	.	.	.
.	+	.	.	.
A	.	N	.	.
.	+	.	.	.
.	.	.	.	.
S	.	S	.	.
—		—		
P	.	R	.	S
.	.	.	.	.
G	.	.	.	E
.	.	.	.	.
S	.	.	.	E

Sommaire de l'Illustration nationale suisse du 10 mai: Histoire de la semaine. — Billet du lundi. — Un souvenir, poésie. — Un aventurier suisse au XVII^e siècle, par H. Warnery. — La Société genevoise des dames de la Croix-Rouge. — A travers l'Italie, par H. Maystre. — La Perle noire, nouvelle par V. Sardou. — Marthe, nouvelle, par H. Guirard. — Chiffons et dentelles, par Clairette. — Grains d'esprit. — Revue financière. — Carnet de la ménagère, etc. — Gravures: M. Augustin Bost. — M. Giovacchino Respini. — Les gorges de Covatannaz, dans le Jura. — La messe de minuit.

Opéra. Nous n'avons pas été gâtés cette année en fait d'opéra: trois représentations seulement, pour les Lausannois qui l'aiment tant!... Aussi apprenons-nous avec le plus grand plaisir que des artistes de mérite nous donneront, lundi 19 mai,

L'Eclair,

opéra-comique en 3 actes, d'Halevy, et qui est considéré comme le chef-d'œuvre de ce compositeur. Le libretto est une comédie fine et de bon goût. Tout nous promet une charmante soirée.

M. E. Simon, qui ne s'entoure que d'artistes de premier ordre, nous annonce, pour *mercredi 21 mai*, la représentation d'un des grands succès du jour: **MARGOT**, comédie en trois actes de Meilhac, dont le rôle principal sera tenu par une des étoiles de la Comédie-Française, **Mlle Reichenberg**. Nous remarquons en outre au programme le nom de M. E. Didier, des Variétés; puis celui de **Mlle Kolb**, l'artiste si goûtée des Lausannois, qui apporte son concours à cette soirée dans une pièce en un acte.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements. J'offre net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49. — Canton de Genève 3 % à fr. 100,50 Principauté de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25. **Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE**

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.